

et plusieurs établissemens publics ont été entrepris.

Quoique les Afghans aient l'extérieur plus rude que les Hindous, ils possèdent des qualités estimables auxquelles ceux-ci sont étrangers. On peut placer une certaine confiance dans leur affection ; s'ils ne sont pas comparables aux Européens pour la véracité, et s'ils ne se font pas scrupule parfois d'employer la dissimulation quand il est question pour eux d'une chose de grand intérêt, ils sont bien éloignés de cette fausseté profonde et habituelle qui caractérise les Persans et les Hindous. Ils montrent aussi une activité d'esprit et une curiosité inconnues des sujets du despotisme. Des machines et d'autres objets d'art faits en Europe, et que les Hindous ne regardent que par pure politesse, sans y prendre un intérêt réel, excitèrent au plus haut degré la satisfaction des Afghans, et leur firent vivement désirer d'examiner par quel procédé s'opérait ce qui les charmait.

Les mœurs sont plus pures chez les Afghans que chez les autres nations de l'Asie ; la polygamie y est cependant en usage, et les femmes s'y vendent de même que dans tout l'orient, mais elles y sont bien traitées, et souvent acquièrent dans la famille un ascendant dont les institutions mahométanes semblent les exclure partout ailleurs. Dans les campagnes, où le système

de réclusion ne peut pas être pratiqué avec autant de rigueur que dans les villes, la passion de l'amour est quelquefois ressentie dans toute son ardeur. Plusieurs poèmes afghans racontent des aventures amoureuses, et les incidens, les détails qu'ils contiennent ressemblent à ceux que l'on trouve dans les mêmes compositions dues à des auteurs européens. On dit qu'assez souvent un jeune homme part pour l'Hindoûstan ou pour un autre pays étranger, afin d'y gagner l'argent nécessaire pour acheter la femme dont il est devenu amoureux. Ce prix étant ordinairement considérable, l'acquisition d'une femme afghane est accompagnée de difficultés, et fréquemment des hommes arrivent à l'âge de quarante ans avant d'avoir pu se procurer la somme suffisante pour obtenir l'objet de leurs vœux. Cet usage a donné lieu à un mode particulier de châtimement légal ; l'amende imposée à quelqu'un coupable d'un crime s'acquitte en jeunes femmes que l'on donne pour épouses à la personne offensée ou à ses amis. Pour un meurtre la taxe est de douze femmes, pour une blessure grave six, et ainsi en diminuant pour les moindres délits.

La nation se distingue éminemment par son hospitalité ; non-seulement un étranger, mais aussi l'ennemi le plus invétéré, est parfaitement en sûreté sous la tente d'un Afghans ; l'usage veut

même que quiconque entre dans sa maison, et s'y place dans la posture d'un suppliant, doit recevoir tout ce qu'il demande de cette maison. A cette galanterie presque romanesque, et à cette humanité les Afghans joignent à peu près universellement l'habitude du vol et du pillage. Elle varie suivant les tribus; elle est très-restreinte parmi celles qui sont placées immédiatement sous les yeux du châh; mais il en est à peine une qui en soit entièrement exempte; à cet égard ils ressemblent aux Arabes.

L'éducation n'est pas négligée chez les Afghans; dans les villes et même dans les villages, des mallas remplissent les fonctions de maître d'école. Leur grand objet se borne malheureusement à mettre leurs disciples en état de lire le Coran en arabe, souvent sans le comprendre: dans la classe inférieure il n'y a pas un quart des habitans qui sache lire dans sa langue. Le plus haut degré des études est de connaître les classiques persans, l'arabe, la grammaire, la logique, la jurisprudence et la théologie: les deux écoles les plus renommées sont celles de Peichour, dans l'Afghanistan, et de Boukhara en Boukharie; la première jouit d'une sorte de prééminence sur l'autre. Quoique l'on reconnaisse la supériorité de la littérature persane, cependant la réputation d'hérésie empêche les fidèles sonnites de fré-

quenter les collèges de la Perse. Les princes afghans ont en général protégé et encouragé le savoir. Ahmed châh, fondateur de la dynastie régnante, avait chaque semaine dans son palais des réunions qui se prolongeaient ordinairement jusqu'à une heure très-avancée, et dans lesquelles on discutait divers sujets de théologie, de jurisprudence et de littérature. Le plus célèbre des poètes afghans est Réhman; on trouve plus de verve poétique dans les vers de Couchâl, chef qui, par sa valeur, sut maintenir l'indépendance de sa tribu contre Aureng-zeb. Ses odes semblent bien calculées pour inspirer à ses partisans l'amour de la liberté, et pour les enflammer de la passion de la gloire: la nation montre aussi son goût pour la poésie par la profession de lecteur de vers que beaucoup de gens embrassent dans les villes, et qui est un moyen d'existence.

Les arts utiles ont fait de grands progrès chez les Afghans, l'agriculture est l'objet de soins assidus; son succès est fondé principalement sur le procédé de l'irrigation, qui se pratique en grand dans tout le royaume. On l'effectue par de petits canaux dans lesquels on fait entrer l'eau par des digues, et quelquefois par des levées partielles. On a recours aussi à des caourais, invention dont l'emploi est beaucoup plus pénible. On creuse dans une campagne en pente une suite de puits,

que l'on réunit par un canal souterrain, construit de manière que toutes les eaux coulent vers le plus bas, et de là dans une rigole d'où elle est conduite dans les champs qui sont au-dessus. Ces travaux dispendieux et difficiles sont quelquefois exécutés par des gens riches, et d'autres fois par le moyen d'une association formée entre les pauvres. Le terrain est toujours arrosé avant d'être labouré; cette dernière opération a lieu avec deux bœufs, et plus profondément que dans l'Hindoustan; le grain se sème à la volée, on herse ensuite la terre avec une planche sur laquelle un homme se place pour qu'elle presse plus fortement. Le blé sur pied est arrosé au moins une fois, quelquefois plus souvent; on le coupe avec la faucille; les épis sont foulés par les pieds des bœufs, le froment est la principale nourriture des hommes, l'orge celle des chevaux. Toutes les denrées, notamment les fruits et les plantes potagères, sont à très-bon marché. Les terres sont subdivisées en très-petites portions, et souvent le cultivateur est propriétaire.

Le commerce intérieur se fait par caravanes; les marchandises sont portées à dos de chameau; pour traverser certaines parties de l'Hindou-couh, on se sert de chevaux. L'inégalité et l'âpreté des routes, la difficulté de trouver des vivres et de l'eau, les attaques des tribus adonnées au brigandage

sont de grands obstacles pour le commerce. En traversant le pays de ces bandits, la caravane marche dans le plus grand ordre; elle est protégée par des détachemens de cavaliers postés à des distances convenables. Pendant la nuit, une grande partie des hommes qui la composent fait la garde. Dans les villes, on loge dans des caravanserais.

L'Afghanistan n'ayant pas de manufactures, ne fournit que peu de marchandises qui puissent supporter un mode de transport aussi dispendieux. Les principales sont diverses sortes de fruits, des pelleteries, de la garance et de l'assa-fœtida. Toutefois le commerce de l'Afghanistan est considérable, parce que ce pays offre une route commode pour aller de l'Hindoustan dans la Perse et le Tourkestan. C'est par cette voie que les châles du Cachemir, les toiles peintes du Moultan et toutes les marchandises manufacturées des Indes sont transportées dans ces pays, tandis que celles de l'Europe sont apportées par les Russes à Orenbourg, et de là à Boukhara, puis à Caboul. L'ambassade anglaise qui avait, avec des difficultés inouïes, fait traverser le désert à de grands miroirs, espérant inspirer par là au roi une haute idée de l'industrie anglaise, fut très-surprise, et même mortifiée, de voir, dans la première maison particulière où elle entra, deux

miroirs de forte dimension qui étaient venus par la Russie et le Tourkestan ; il arrive de ce dernier pays beaucoup de chevaux destinés aux grands personnages et à la remonte de la cavalerie de l'Hindoustan ; comme dans ce pays on les reçoit de Caboul, on les désigne à tort par le nom de cette ville.

Les principales tribus afghanes sont celles des Ghildjis et des Douranis ; elles habitent la partie occidentale du pays. Les Ghildjis sont les plus belliqueux de tous. Ghizni, située dans le cœur du pays, fut la résidence du grand Mahmoud, surnommé le ghaznevide, le plus puissant monarque musulman de son siècle, et l'un des plus fameux conquérans de l'Asie ; les Ghildjis formaient la principale force de ces armées avec lesquelles il répandait partout la désolation. La conquête de la Perse, au commencement du dix-huitième siècle, fut aussi effectuée par des Ghildjis qui restèrent maîtres du pays, jusqu'à ce que Nadir châh les en chassât.

Ahmed châh, chef des Douranis, ayant rétabli la monarchie afghane, les Ghildjis n'ont plus que le second rang. Leur régime intérieur est purement démocratique ; dans quelques cantons, le gouvernement tend vers l'anarchie. Cet esprit, qui a toujours dominé chez eux, a pris une nouvelle force, depuis que le souverain a cessé d'ap-

partenir à leur tribu, et d'ajouter à ses prérogatives légales le caractère encore plus respecté de chef héréditaire des Ghildjis. Cette distinction est possédée aujourd'hui par les Douranis ; depuis l'élévation d'Ahmed châh au pouvoir suprême, le roi de l'Afghanistan est le chef de leur tribu. Les grands serdars, ou capitaines douranis, unissent le crédit qu'ils tirent de leur emploi et du commandement militaire à celui dont ils jouissent par le droit de leur naissance. En conséquence, quoique le principe démocratique ne soit nullement détruit, le pouvoir des rois et des chefs est plus grand chez ces tribus que dans les autres parties du royaume.

Les Douranis sont braves, généreux, hospitaliers, ardemment attachés à leur tribu, et en même temps plus affables et plus humains que le reste de leurs compatriotes. Cette prééminence est reconnue par les Ghildjis, lors même qu'ils s'avouent leurs ennemis invétérés. L'un d'eux, à qui Elphinstone demandait quelle sorte de gens étaient les Douranis, lui répondit : « Ce sont de
« braves gens, ils s'habillent bien ; ils sont hos-
« pitaliers ; ils ne sont pas perfides. — Comment
« traitez-vous ceux qui tombent entre vos mains ?
« ajouta l'Anglais. — Nous n'en laissons jamais
« échapper un ; actuellement, si j'en tenais un,
« je ne lui laisserais pas le temps de boire de

« l'eau. Ne sommes-nous pas ennemis ? Nos
 « cœurs brûlent, parce que nous avons perdu la
 « puissance suprême ; nous souhaitons que les
 « Douranis deviennent aussi pauvres que nous le
 « sommes. »

Les hauteurs du Souliman-couh sont occupées par les Kheyberis, les Vizeris et les Cherânis, tribus barbares ; ce sont des brigands déterminés. Quelques-uns sont presque sauvages, et vivent dans des cavernes creusées dans le roc. Les Yousofzi habitent l'extrémité nord-est de l'Afghanistan et une vallée fertile arrosée par le Saout, à la droite du Sind. Ils sont arrivés dans ce pays comme conquérans, et ont réduit à la servitude tous les habitans indigènes. Les esclaves étant beaucoup plus nombreux que les maîtres, font les ouvrages pénibles, et laissent à ceux-ci la possibilité de vivre dans une indolence presque complète. C'est parmi les Yousofzi que la démocratie a atteint son plus haut degré ; à peine reconnaissent-ils une forme de gouvernement. Le petit nombre des gens libres et une sorte de lien ressemblant à celui d'une secte religieuse qui les unit entre eux, suffit pour prévenir les grands désordres. Fiers de cette liberté, les Yousofzi se regardent comme la plus noble des tribus afghanes, et regardent les Douranis même avec dédain.

SINDHY.

LES mêmes motifs qui avaient engagé le gouvernement suprême de l'Inde à envoyer une ambassade au roi des Afghans, le déterminèrent à faire la même démarche auprès des émyrs de Sindhy. M. N. H. Smith fut nommé chef de l'ambassade ; il avait plusieurs adjoints, entre autres M. Pottinger ; le capitaine Christie commandait l'escorte de cipayes. On partit du port de Bombay le 27 avril 1809. On arriva le 7 mai à Keratchi, ville maritime à l'embouchure d'un des bras du Sind. L'apparition des Anglais venus sur deux navires de guerre, ne laissa pas que de causer quelques alarmes aux Sindhiens. Tous les jours il arrivait des renforts de troupes pour défendre l'entrée du pays.

Keratchi est le principal port du Sindhy ; un banc de sable en gêne l'entrée. Les fortifications sont chétives ; elles ne consistent qu'en remparts de terre battue avec de la paille. L'on compte dans cette ville 13,000 habitans, la plupart Hindous, qui font un commerce très-considérable. Le port est très-fréquenté ; c'est par là qu'arrivent